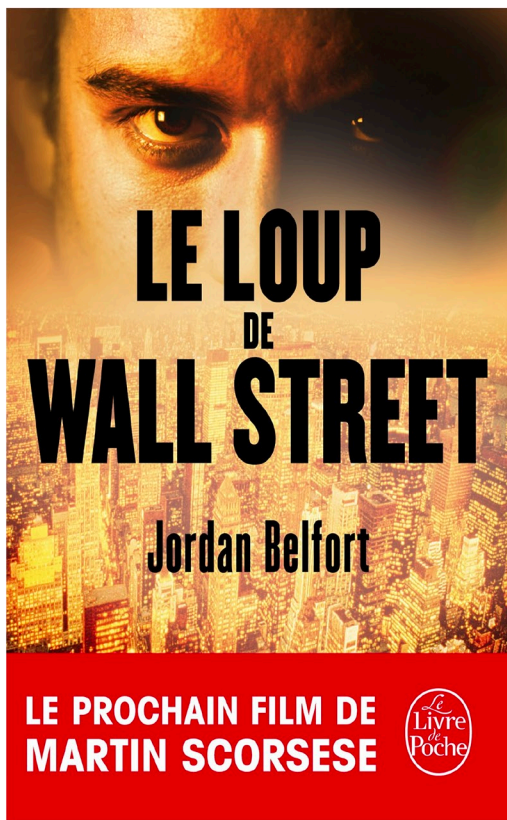


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Le Loup de Wall Street

Jordan Belfort



Le Livre de Poche remercie les éditions Max Milo qui ont autorisé la publication de cet extrait.

JORDAN BELFORT

Le Loup de Wall Street

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR LUCIE DELPLANQUE ET ERNE PERCIBAL

MAX MILO

NOTE DE L'AUTEUR

Ce livre est un travail de mémoire ; il s'agit d'une histoire vraie, qui se fonde le plus fidèlement possible sur les souvenirs de divers événements de ma vie. Les noms et caractéristiques de certaines personnes mentionnées dans ce livre ont été modifiés, pour préserver leur anonymat. J'ai parfois modifié et/ou compressé les événements et la chronologie, afin de mieux servir la narration et j'ai tenté de restituer les dialogues le plus fidèlement possible.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Le loup déguisé en agneau

Six ans plus tard.

La folie avait rapidement gagné. Pendant l'hiver 1993, j'éprouvais le sentiment glaçant de m'être dégoté le premier rôle d'une de ces émissions de télé-réalité, avant même que celles-ci ne deviennent à la mode. Quelque chose dans le genre de *Vie et mœurs des riches détraqués*, où chaque jour semblait pire que le précédent.

J'avais monté Stratton Oakmont, une société de courtage qui était à présent l'une des plus grosses et, de loin, l'une des plus délirantes de l'histoire de Wall Street. Dans le milieu, la rumeur courait que j'étais purement et simplement animé par un désir de mort et que j'allais sans doute me foutre en l'air avant 30 ans. C'étaient des conneries : à tout juste 31 ans, j'étais toujours bel et bien en vie.

Par ce beau mercredi matin de décembre, j'étais assis aux commandes de mon hélicoptère Bell Jet bimoteur, entre l'héliport de la 30^e Rue et ma propriété d'Old Brookville, à Long Island, avec assez de drogue dans le sang pour assommer tout le Guatemala.

Il était un peu plus de 3 heures du matin et nous volions joyeusement à cent vingt nœuds quelque part

au-dessus de la rive ouest de Little Neck Bay. J'étais en train de m'émerveiller de pouvoir voler ainsi en ligne droite alors que je voyais tout en double, quand soudain, je sentis que je tombais dans les vapes. L'hélico se mit immédiatement à piquer du nez et les eaux noires de la baie se ruèrent sur moi. Le rotor principal s'était mis à vrombir de façon inquiétante, lorsque j'entendis mon copilote hurler comme un fou dans le casque :

— Nom de Dieu, patron ! Redressez ! Redressez ! On va s'écraser ! Oh ! Putain de merde !

Puis, nous fûmes de nouveau d'aplomb.

Le capitaine Marc Elliot, mon loyal et dévoué copilote, était assis devant son propre poste de commande, tout de blanc vêtu. Il avait reçu l'ordre strict de ne pas intervenir, à moins que je n'aie complètement perdu connaissance ou en cas de danger imminent de s'écraser au sol. C'était lui qui pilotait, à présent, ce qui valait sans doute mieux.

Marc était un de ces capitaines à la mâchoire carrée, le genre qui inspire confiance au premier coup d'œil. D'ailleurs, il n'avait pas que la mâchoire de carrée : son corps tout entier semblait n'être qu'un assemblage d'éléments cubiques empilés les uns sur les autres. Même sa petite moustache noire formait un rectangle parfait qui trônait, tel un balai-brosse, au-dessus de sa bouche flegmatique.

Nous avions décollé de Manhattan environ dix minutes plus tôt, après un long mardi soir qui avait largement dégénéré. La soirée avait pourtant commencé bien innocemment chez Canastel, un restaurant en vogue de Park Avenue, où j'avais dîné avec mes jeunes courtiers. Par je ne sais quel concours de circonstances, nous avions fini dans la suite présidentielle du Hemsley Palace, où une prostituée de luxe du nom de Venice, aux lèvres trop pulpeuses pour être honnêtes et à la

croupe incendiaire, avait tenté en vain de me faire bander à l'aide d'une bougie. C'était la raison précise de mon retard (cinq heures trente, pour être exact) ; j'étais, une fois de plus, dans une merde noire vis-à-vis de ma fidèle et aimante seconde femme, Nadine, championne en violences conjugales, catégorie amateur.

Vous avez peut-être vu Nadine à la télé : c'était la blonde sexy qui tentait de vous vendre de la bière Miller Lite pendant l'émission *Monday Night Football*, celle qui se promenait dans le parc avec son frisbee et son chien. Elle ne disait pas grand-chose dans ce spot, mais ça ne dérangeait personne. Elle avait eu le boulot grâce à ses jambes ; et aussi grâce à son cul, qui était plus rond que celui d'une Portoricaine et assez ferme pour y faire rebondir une pièce de 25 cents. Quoi qu'il en soit, j'allais tâter du bien-fondé de sa colère dans un avenir proche.

Je tentai de me redresser. Je me sentais de nouveau plutôt bien. J'attrapai le manche et fis signe au capitaine Bob l'Éponge que j'étais prêt à reprendre les commandes. Voyant qu'il semblait un peu nerveux, je lui adressai un grand sourire complice et quelques paroles d'encouragement bienveillantes via le système radio.

— ZZauras une brime de rizque brovezzionnel pour za, mon vieux...

Traduction : « Tu auras une prime de risque professionnel pour ça, mon vieux. »

— Ah oui ? Super ! répondit le capitaine Marc en lâchant les commandes. Faites-moi penser à vous la demander, si jamais on s'en sort vivants.

Il ajouta, à la fois résigné et effaré :

— Pensez à fermer l'œil gauche avant d'entamer la descente ! Quand on voit double, ça peut aider...

Très astucieux et très pro, mon petit capitaine au carré ; en réalité, c'était un sacré fêtard, lui aussi. Non seulement il était le seul à posséder un brevet de pilote dans le cockpit, mais il était aussi le capitaine de mon yacht de cinquante mètres, le *Nadine*, baptisé du nom de ma femme déjà mentionnée plus haut.

Plein d'entrain, je lui fis signe que tout allait bien, puis je jetai un coup d'œil par la vitre du cockpit pour me situer. J'aperçus au loin les cheminées rouge et blanc de la banlieue juive bourgeoise de Roslyn qui me servaient de repère pour savoir que j'entrais au cœur de la Gold Coast de Long Island, où se trouvait Old Brookville. La Gold Coast était un endroit génial pour vivre, surtout si on aimait les wasps¹ pur-sang et les chevaux hors de prix. Personnellement, je détestais les deux, mais j'avais fini par devenir propriétaire d'un troupeau de chevaux hors de prix et par fricoter avec un troupeau de wasps pur-sang, qui, je pense, devaient me considérer comme un jeune clown juif très distrayant.

Je jetai un œil à l'altimètre : il indiquait trois cents pieds et dégringolait à toute allure. Tel un champion prêt à monter sur le ring, je fis quelques mouvements pour m'assouplir la nuque, puis j'attaquai ma descente à un angle de trente degrés au-dessus des allées du golf du country club de Brookville. Au-dessus de la canopée luxuriante de Hegemans Lane, je redressai le manche avant d'entamer ma descente finale vers la piste d'atterrissage située au bout de ma propriété.

D'un petit coup de pédale, je mis l'hélicoptère en vol stationnaire à environ cinq mètres au-dessus du sol, puis tentai de me poser. Un petit ajustement du pied gauche,

1. White Anglo-Saxon Protestants, membres de la population blanche anglo-saxonne protestante, particulièrement de la classe aisée. (NdT)

un autre du pied droit, un peu moins de jus sur le collectif, un poil de pression sur le manche et l'hélicoptère s'écrasa subitement au sol avant de reprendre son envol.

— Eh merzde ! marmonnai-je en reprenant de l'altitude.

Paniqué, j'écrasai le collectif et l'hélicoptère tomba comme une masse. Tout à coup – BAM ! – nous nous posâmes dans un vacarme assourdissant.

J'étais un peu sonné. Ça, c'était du sport ! Ce n'était peut-être pas un atterrissage parfait, et alors ? Très fier, je me tournai vers mon capitaine préféré :

— Alors, mon vieux, z'est qui l'meilleur ?

Le capitaine Marc me contempla longuement en fronçant ses sourcils carrés, comme pour dire : « Vous avez complètement perdu la tête ou quoi ? » Puis, un sourire narquois apparut sur son visage.

— C'est vous, patron. Il faut bien l'admettre. Vous avez bien fermé l'œil gauche ?

— Za a marzé comme un zharme. T'es un azz.

— Tant mieux. Je suis heureux que vous le pensiez, gloussa-t-il. Bon, je file avant que les ennuis commencent. Voulez-vous que j'appelle les gardiens pour qu'ils viennent vous chercher ?

— Non, za va, mon vieux.

Après avoir détaché mon harnais, j'adressai un semblant de salut militaire au capitaine Marc et ouvris la porte du cockpit pour descendre. Une fois dehors, je cognai deux fois sur la vitre, pour lui faire comprendre que j'avais été assez responsable pour refermer, ce qui me procura un intense sentiment de satisfaction. Enfin, autant que mon état me le permettait. Puis, je tournai les talons et me dirigeai vers la maison, droit vers l'œil du cyclone Nadine.

C'était merveilleux d'être dehors. Le ciel constellé d'étoiles scintillait de mille feux et il faisait incroya-

blement doux pour un mois de décembre. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent et une bonne odeur d'humus et de bois rappelant l'enfance flottait dans l'air. Je repensais aux nuits d'été en colonie de vacances, à mon grand frère Robert, avec qui j'avais récemment coupé les ponts, après que sa femme eut menacé de poursuivre ma société pour harcèlement sexuel. J'avais alors emmené Robert au restaurant où, complètement défoncé, j'avais traité sa femme de connasse. Néanmoins, c'étaient de bons souvenirs, datant d'une époque où tout était plus simple.

À environ deux cents mètres de la maison, j'inspirai profondément pour m'emplir du parfum de ma propriété. Quelle bonne odeur ! Toute cette herbe des Bermudes ! L'odeur piquante des pins ! Tous ces petits bruits apaisants ! Les stridulations incessantes des grillons ! Le hululement mystérieux des chouettes ! Le clapotis de la cascade artificielle dans cet étang ridicule devant moi !

J'avais racheté la propriété au directeur de la Bourse de New York, Dick Grasso, qui ressemblait vaguement à Frank Perdue, le roi de la volaille. J'avais rajouté quelques millions pour apporter une ou deux améliorations – notamment cet étang ridicule doté d'une cascade, un poste de garde et un système de sécurité dernier cri. Le poste était occupé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par deux gardes du corps armés, qui s'appelaient tous les deux Rocco. À l'intérieur, un mur d'écrans diffusait les images de vingt-deux caméras de surveillance réparties un peu partout dans la propriété, chacune étant reliée à un détecteur de mouvements et à un projecteur, créant ainsi une enceinte de sécurité impénétrable.

À cet instant, un souffle énorme me fit lever le nez. L'hélicoptère venait de décoller dans l'obscurité. Je

commençai à reculer à petits pas, mais je perdis petit à petit les pédales et... oh, merde ! *Mayday ! Mayday !* J'allais me casser la gueule ! Je fis volte-face et avançai de deux grandes enjambées, les bras grands ouverts. Comme un patineur hors de contrôle, je titubai à droite et à gauche, tentant de retrouver l'équilibre. Puis, tout à coup... une lumière aveuglante !

— Putain, z'est quoi ze truc ?

Je me mis la main devant les yeux pour me protéger de la douleur intense que me causaient les projecteurs. Je venais de marcher sur un des détecteurs de mouvements, devenant ainsi la victime de mon propre système de sécurité. La douleur était atroce. Mes pupilles, dilatées à cause de toutes les drogues, étaient larges comme des soucoupes.

Enfin, la honte finale : trébuchant dans mes souliers en croco, je tombai à la renverse. Au bout de quelques secondes, le projecteur s'éteignit et je ramenai lentement les bras le long du corps, les mains à plat sur l'herbe douce. Quel emplacement merveilleux j'avais choisi pour tomber ! Je m'y connaissais en chutes : je savais toujours exactement comment tomber sans me faire mal. Le secret c'était de suivre le mouvement, comme les cascadeurs d'Hollywood. Mieux, même : ma drogue de prédilection – à savoir, le Mandrax – avait le merveilleux avantage de transformer mon corps en caoutchouc, offrant ainsi une protection supplémentaire.

Je rejetai l'idée que c'était à cause des Mandrax que j'étais tombé en premier lieu. Après tout, il y avait tellement d'avantages à en prendre que je pouvais m'estimer chanceux d'être accro. C'est vrai, quoi : combien de drogues vous font vous sentir aussi bien, sans vous laisser une gueule de bois le lendemain ? Un homme comme

moi, pliant sous le poids de si grandes responsabilités, ne pouvait se permettre d'avoir la gueule de bois le matin.

Quant à ma femme... et bien, elle avait sans doute bien mérité le droit de me faire une scène de ménage, mais quand même. Avait-elle vraiment tant de raisons d'être en colère ? Après tout, lorsqu'elle m'avait épousé, elle savait où elle mettait les pieds, non ? Elle avait été ma maîtresse, bon Dieu ! Ça en disait long ! Et puis, qu'est-ce que j'avais fait de mal ce soir, au final ? Rien de bien grave, ou du moins, rien qu'elle pût prouver !

Mon esprit tournait ainsi en roue libre, encore et encore, refoulant, justifiant, puis niant et refoulant encore, jusqu'à accumuler une bonne vieille rancœur bien étayée. Oui, il existait certaines règles entre les hommes riches et leurs épouses, des règles qui dataient de l'âge de pierre, ou au moins de la conquête de l'Ouest. Il y avait pour ainsi dire certaines libertés auxquelles avaient droit les hommes riches et puissants, des libertés qu'ils avaient su mériter ! Bien sûr, ce n'était pas le genre de discours à tenir tel quel devant Nadine. Elle avait un penchant pour la violence physique et elle était plus grande que moi. Ou du moins aussi grande. D'ailleurs, c'était pour moi une raison supplémentaire de lui en vouloir.

J'entendis alors le bourdonnement de la voiturette de golf. C'était sans doute le Rocco de Nuit, ou peut-être le Rocco de Jour, selon leur emploi du temps. Peu importait : un Rocco arrivait pour me chercher. C'était ahurissant à quel point tout semblait toujours s'arranger. Lorsque je tombais, il y avait toujours quelqu'un pour me relever ; lorsque je me faisais arrêter en train de conduire sous l'emprise de la drogue, il y avait toujours un juge marron ou un policier pourri avec qui l'on

pouvait s'arranger ; et lorsque je perdais connaissance à table et manquais me noyer dans le velouté du jour, il y avait toujours ma femme, ou quelque prostituée bienveillante, pour me venir en aide en me faisant du bouche-à-bouche.

C'était comme si j'étais invincible ou quelque chose dans ce goût-là. Combien de fois avais-je trompé la mort ? Impossible à dire. Avais-je pour autant vraiment envie de mourir ? La culpabilité et le remords me rongeaient-ils avec tant de voracité que je tentais de mettre fin à mes jours ? C'était proprement ahurissant, maintenant que j'y repense ! J'avais risqué ma vie des milliers de fois et, pourtant, j'en étais toujours sorti sans la moindre égratignure. J'avais conduit ivre mort, piloté mon hélico complètement défoncé, marché sur le rebord d'un building, fait de la plongée pendant une coupure de courant, joué des millions de dollars dans des casinos du monde entier et pourtant, j'avais toujours l'air d'avoir 21 ans.

J'avais de nombreux surnoms : Gordon Gekko, Don Corleone, Kaiser Soze, on m'appelait même le King. Mon préféré, c'était le Loup de Wall Street, parce que c'était moi tout craché. J'étais le véritable loup déguisé en agneau : j'avais les traits et le comportement d'un gosse, mais je n'en étais pas un. J'avais officiellement 31 ans, mais j'étais en réalité bien plus vieux. Comme les chiens, je prenais sept ans chaque année. J'étais riche et puissant, j'avais une épouse sublime et un bébé de quatre mois qui était la perfection même.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Sans que je sache vraiment comment, j'allais bientôt me retrouver sous un édredon de soie à 12 000 dollars, dans une chambre à coucher royale tendue de suffisamment de soie chinoise blanche pour

équiper en parachutes un bataillon entier. Et ma femme... et bien, elle me pardonnerait. Après tout, c'est ce qu'elle faisait toujours.

Sur cette belle pensée, je perdis connaissance.